Harbec, Hélène. *Jusqu'à quand un petit art de vivre*. Ottawa : David, 2019. 145 p.

Ce « petit art de vivre » d'Hélène Harbec transcrit avec justesse une expérience canadienne de l'attente de l'hiver et de son arrivée pour qui traverse ces quelques mois seul ou seule, que l'on soit habitué.e ou pas à cette saison sous ces latitudes. La poète inverse l'image quasiment mythique des automnes flamboyants et de l'hiver grandiose et, pour celles et ceux qui le vivent ou en rêvent, du sublime du nord, et l'appréhende comme une période de « petite » vie, recroquevillée, quotidienne, domptée par les intempéries et le froid qui contraint l'individu à s'adapter et, plus encore, à l'accepter.

Le temps qui précède l'hiver demande que l'on porte attention aux détails, à la mouche sur la table, aux numéros des maisons dans la rue, aux bruits de la tuyauterie, à la circulation dans la ville, aux baies rouges des arbustes prises dans le premier gel. Un tel « petit art de vivre » est d'autant plus mélancolique qu'il inclut la période des fêtes de fin d'année et leurs piteuses décorations, toujours les mêmes et sans intérêt particulier. Les poèmes en prose d'Harbec font part de tendresse chez une observatrice « appuyée contre le corps du monde », et expriment une fragilité qui s'égrène au cours des journées, dans l'expérience de l'âge, que le personnage compense un tant soit peu grâce aux salutations réservées mais amicales du concierge. Dans son carnet, la poète rassemble de brèves anecdotes du quartier, de l'immeuble, de l'épicerie, de la patinoire, créant de la sorte un lieu partagé par des individus qui ne se connaissent pourtant pas. Dans ce cocon imaginé plutôt que concret, se manifestent aussi de menues cruautés – tuer une mouche, regarder des morceaux d'œufs qui s'échappent de la bouche d'un homme attablé, toucher des droits d'auteur qui ne dépassent pas douze dollars.

L'écriture est limpide, directe et, pour mieux décrire les lenteurs de l'hiver qui approche, paradoxalement rapide, presque allègre sous une plume aguerrie. Le quotidien regorge de gestes, de pensées et de détails qui trouvent un ordre vaillamment inexorable. La voix ne fléchit à aucun instant et traite avec une même égalité les sentiments pudiques d'une femme qui vieillit, la venue à l'écriture ou encore l'observation d'une araignée jolie mais agaçante dans le logement.

Et on en revient à l'hiver qui guette mais qui est rendu d'une manière si minimaliste qu'il apparaît apprivoisé, comme si de rien n'était, alors même qu'il détermine les activités de chacun, se tient en gros plan dans la visualité du texte, avec ses grisailles et ses faibles halos, et qui s'accorde sans doute à la mélancolie des souvenirs. En cette saison, la protagoniste ressent « l'absence de désir de raconter une histoire » et, à la place, propose un « petit art » d'écrire, une

écriture liminaire, « sur le palier d'un récit » et sous la forme d'« embryons d'histoire ». Ceux-ci se complètent en un collage d'images restées en mémoire, à présent couchées sur le papier en mots clairs et précis malgré le temps et son usure.

Eric Jamme